

**Communication  
de Mademoiselle Odette VOILLIARD**



**Séance du 5 octobre 2001**



**Pauline de Broglie, Comtesse de Pange.  
Lorraine d'adoption, européenne de cœur**

Celle dont je veux vous entretenir aujourd'hui ne peut être connue que par les écrits qu'elle a publiés ou que ses proches ont publiés.

J'essaierai néanmoins d'évoquer sa mémoire car elle mérite d'être connue.

Avec elle, nous entrons dans l'histoire d'une des familles les plus célèbres, à plus d'un titre, de l'aristocratie française. Mais la comtesse de Pange n'a pas craint de se raconter, ce qui permet d'esquisser sa biographie, et de faire connaissance avec elle.

Pauline de Broglie, née en 1888, appartient à une famille qui s'est illustrée sous tous les régimes politiques. Les Broglie, créés ducs au XVIII<sup>ème</sup> siècle avec un domaine en Normandie qui a pris leur nom, ont donné à la monarchie trois maréchaux de France. Ils ont reçu aussi un titre de prince du Saint-Empire, de sorte que tous leurs membres ont le droit d'être appelés prince ou princesse.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, deux ducs de Broglie ont participé au gouvernement de la France, l'un comme ministre de Louis-Philippe, son fils le duc Albert de Broglie comme président du conseil au début de la Troisième République, au temps de Mac-Mahon, ce qui a fait donner à cette période le nom de République des ducs. Voilà pour la famille de Broglie.

Mais d'autres célébrités figurent dans l'arbre généalogique de Pauline de Broglie. Elle est descendante directe de Madame de Staël, fille de Necker, le ministre des finances de Louis XVI. Madame de Staël, célèbre comme grand écrivain préromantique, et aussi pour ses idées politiques et ses démêlés avec Napoléon.

Avant de voir comment cette ascendance a pesé sur la vie de Pauline de Broglie, faisons connaissance avec une jeune personne longtemps insouciant.

C'est seulement après 1960 que la comtesse de Pange a écrit ses souvenirs, pour ses petits-enfants, en des volumes délicieux, pleins de tendresse et d'humour, avec le détachement d'une distance d'un demi siècle frappé de deux guerres.

Ces souvenirs s'intitulent «Comment j'ai vu 1900» c'est le titre du premier volume, suivi d'un second «confidences d'une jeune fille» puis d'un troisième «derniers bals avant l'orage». Un quatrième volume écrit sur les instances de ses descendants : «1900 s'éloigne» qui commence avec la guerre de 1914, est le plus intéressant pour faire entrevoir la personnalité de son auteur.

Les récits sur l'enfance et la jeunesse de la princesse Pauline sont appuyés de considérations sur l'état d'esprit de sa famille.

Suivons-la pas à pas. Elle vit dans l'hôtel d'Armaillé, rue de la Boétie, un héritage de sa grand'mère, née Ségur, qu'elle adore et dont elle restera toujours très proche. Comme dans les grandes demeures aristocratiques, une nombreuse famille habite sous le même toit.

Au rez-de-chaussée, ce sont les grandes salles de réception donnant sur le parc. Madame d'Armaillé y a son appartement personnel ainsi qu'une galerie d'art, véritable musée constitué par son mari, le comte d'Armaillé qui a été membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts.

A l'étage c'est le domaine du prince et de la princesse de Broglie (les parents de Pauline) qui y reçoivent leurs intimes.

Au second étage c'est le domaine des enfants, qui y vivent avec leurs nurses respectives Pauline est la troisième enfant de la famille. Elle sera bientôt rejointe par un petit frère, Louis (le futur prix Nobel de physique) les aînés sont déjà partis. La sœur aînée est mariée au marquis de Luppé, le grand frère Maurice est officier de marine.

La petite Pauline est élevée par une nurse anglaise qui ne lui parle qu'en anglais. Mais elle passe toutes les fins d'après-midi auprès de sa grand'mère qui lui apprend à lire et cultive le goût qu'elle manifeste très tôt pour la lecture, surtout les romans d'aventures.

Son instruction est cependant très négligée. Dans son milieu on n'aime pas que les filles soient instruites. A partir de l'âge de sept ans, l'enfant est admise à la table du déjeuner. Elle ne parle pas mais elle se forme en écoutant les conversations, qui, dirigées par sa grand-mère, ne portent que sur des sujets sérieux.

L'existence reste réglée par un protocole traditionnel et déjà désuet. L'hôtel est servi encore en 1900 par 14 domestiques sur lesquels règne le maître d'hôtel. La princesse ne sort à pied que dans certaines rues pour voir des antiquaires ou des marchands d'art. Les fournisseurs ordinaires, couturier, joaillier, bottier, etc... viennent à domicile présenter leurs collections.

Une jeune fille ne sort jamais seule. La seule fois que Pauline enfreindra le protocole, ce sera en cachette, le lendemain de son mariage civil pour aller rejoindre son mari à la messe.

Deux circonstances incitent la jeune Pauline à vouloir s'instruire. D'abord, lorsque, en visite à l'école du village fondée par ses parents, elle «bute» malencontreusement sur un problème d'arithmétique que savent résoudre les petites paysannes. Et puis, quelques années plus tard, lorsqu'elle assiste à la séance de l'Académie Française, où Melchior de Vogüé prononce l'éloge du duc Albert, son grand-père.

Elle rattrape facilement le temps perdu, et se découvre de grandes facultés intellectuelles. Comment juge-t-elle, au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, le conservatisme intellectuel et social de sa famille ?

«Les grands courants modernes qui allaient bouleverser les lettres, les sciences et les arts,... mes parents affectaient de les ignorer. On m'élevait les yeux fermés dans un milieu factice».

Les Broglie ignorent en effet le Paris des Arts et des Lettres, et plus encore celui de la politique et de la finance. Ma mère (écrit Pauline) blâmait sévèrement le «salon mêlé» de sa cousine Greffulhe ; on y rencontrait en effet des gens suspects comme Robert de Montesquiou, Anna de Noailles, des hommes politiques et de jeunes inconnus comme Maurice Barrès et Marcel Proust. C'est pourtant Proust qui rendra universellement célèbre la comtesse Greffulhe qui le fascinait et dont il a fait dans son œuvre la duchesse de Guermantes.

Durant son adolescence, la princesse Pauline s'instruit et rêve. Elle voudrait être écrivain, elle se passionne pour la préhistoire et l'archéologie. Vers 17 ans, elle demande à ses parents de la laisser écouter les cours publics de la Sorbonne, ce qui provoque de graves difficultés : pour y aller il fallait trouver un chaperon patenté et un équipage. On trouva les

deux. Puis ce fut la découverte du Paris ancien et artistique avec un groupe organisé de jeunes filles du même milieu.

Le seul sport autorisé fut l'équitation, qui la passionna, et les séances de tir, qui devaient lui servir, dit-elle, pendant la guerre à n'avoir pas peur des détonations.

La vie de la jeune fille changea tout à coup quand elle rencontra celle qu'elle appelle sa «bonne fée». C'était la baronne de Rochetaillée mère de la fiancée de Maurice de Broglie. Les deux futures belles sœurs sympathisèrent tout de suite, et la baronne prit à cœur de s'occuper de Pauline.

Chez les Rochetaillée, la vie et les perspectives étaient très différentes de celles des Broglie. On aimait tout ce qui était moderne, automobiles, électricité, voyages, vie artistique. Dans le sillage de Madame de Rochetaillée dont la grande fortune reposait sur les mines de Saint-Etienne, Pauline de Broglie apprit à connaître des choses dont ses parents n'avaient pas l'idée : aller à l'étranger, se passer de domestiques et, à Paris, entrer dans les plaisirs de la société cultivée : concerts, théâtre, opéra et, chose étonnante, les courses cyclistes au Vélodrome d'Hiver. Pauline resta cependant assez imperméable aux tendances artistiques de son époque : sa «bonne fée» protégeait et recevait l'été dans son château de Contenson des colonies de musiciens et de peintres.

Pauline ne cite aucun de ces artistes et avoue qu'elle ne sait pas s'ils sont devenus célèbres.

Après la mort de son père en 1906, et le deuil achevé, la jeune fille doit être produite dans le monde pour se marier. C'est une affaire de famille : il faut des toilettes de couturier, des chaperons, avec une très sévère surveillance de ses relations.

Enfin, après deux années de vie mondaine que la jeune princesse fustige en une phrase «on se voyait tous les jours, aux mêmes endroits, pour se dire les mêmes choses» elle trouve son prince charmant ! La famille redoutait que ses préoccupations intellectuelles ne fassent fuir les prétendants.

Le candidat est Jean de Pange. Ce cinquième fils du marquis de Pange est lui-même peu mondain, réservé, intellectuel et érudit. Il a fait de solides études, l'Ecole des chartes, le droit ainsi que des années universitaires à Oxford et en Allemagne. La famille de Broglie l'agrée. On ne trouve qu'un petit reproche à lui faire : il a placé sa fortune dans des affaires exotiques (caoutchouc de Malaisie, chemins de fer américains) au lieu de valeurs sûres comme les fonds d'Etat et les emprunts russes !

En 1910 une vie nouvelle commence pour Pauline de Broglie devenue comtesse de Pange. Elle va découvrir de nouveaux mondes.

Les Pange ont décidé, comme voyage de noces, de s'installer pour six mois à Munich, où Jean de Pange se livrera à des études historiques. Très imprégné de culture germanique, il a passé sa petite enfance à Vienne où son père était attaché militaire à l'ambassade de France auprès de François-Joseph. Pauline a étudié l'allemand depuis quelques années, elle va s'y perfectionner lors de ce séjour.

Séjour qu'elle raconte sous forme de lettres adressées à un ami imaginaire (qu'elle nomme Fantasio). Pour l'amusement, évoquons son installation : un appartement de quatorze pièces qu'elle meuble en quelques jours par des visites chez les antiquaires, et une domesticité réduite recrutée sur place (les domestiques français venus avec elle n'ont pas pu s'habituer à Munich). Le personnel se compose d'un cuisinier polonais, d'un maître d'hôtel ivrogne et d'une femme de ménage boiteuse ; c'est ce qu'elle appelle notre «campement de saltimbanques».

Mais les relations sérieuses laissent une empreinte durable. Madame de Pange raconte qu'elle a rencontré l'Europe à travers certaines familles et certains personnages. Elle parle avec émerveillement de Lady Blennerhasset qui pouvait écrire des livres en quatre langues.

Le retour en France fait découvrir à la jeune femme le problème, ignoré à Paris, de la Lorraine annexée. Elle vient rendre visite à son beau-père qui séjourne en son château de Pange. Il l'attend à la gare de Metz dont elle a le choc d'une «accablante vision» ; il lui explique «ce sont des quais de débarquements militaires pour la prochaine guerre». Pour la première fois, Madame de Pange prend le train dans un wagon de seconde classe, les premières étant réservées aux officiers allemands (c'était sur la ligne de Metz à Sarreguemines qui n'existe plus).

Au village de Pange, la comtesse constate la nostalgie des habitants qui font des pèlerinages au Ban Saint-Pierre, à 15 km pour apercevoir la France, c'est-à-dire les clochers de Pont-à-Mousson.

La guerre vient bouleverser non seulement la vie mais les aspirations du ménage de Pange.

Pendant la guerre, Pauline après avoir vainement essayé de travailler à l'administration d'un hôpital, se retire à Versailles avec seulement trois domestiques autour de son fils et de sa nurse. C'est de là qu'elle prendra contact avec une personne étonnante. C'est Madame Dupuy, d'origine américaine, femme du directeur du Petit Parisien. Elle a organisé avec l'appui de l'Etat-Major, des expéditions secrètes, servies par des bénévoles, pour le ravitaillement en matériel des ambulances du front. Quel-

ques jeunes femmes seulement en font partie. Madame de Pange est embauchée sous le nom de Madame Thomas (c'est le patronyme des Pange) et raconte comment elle a vécu deux années en effectuant des missions secrètes à proximité du front. Son récit est intitulé « la double vie de madame Thomas ». Elle ne parle pas de Nancy mais c'est ici tout de même qu'à la faveur d'un quiproquo sur les noms, elle pourra rejoindre son mari cantonné à Saint-Nicolas-de-Port.

Les menaces de la guerre se précisant sur Paris, les dames de Broglie (la mère et la grand'mère de Madame de Pange) décident de se réfugier dans leur manoir d'Anjou. C'est là que Pauline de Pange met au monde, dans l'été 1918, son fils François. C'est par les cloches et les cris des habitants qu'elle apprend le 11 novembre la fin de la guerre. A cette annonce, la comtesse d'Armaillé dit simplement «maintenant il nous faudrait un Talleyrand».

Cette grand'mère tant aimée de Pauline, est emportée un mois plus tard par la grippe espagnole, le jour où arrive à Paris Jean de Pange démobilisé.

Sur l'état d'esprit des Pange en 1919, laissons parler la comtesse.

«Nous avons compris dès 1914 qu'une ère nouvelle s'ouvrait sur le monde, qu'il nous faudrait renoncer pour toujours à une vie de confortables loisirs et aux stupides préjugés dont je ne dirai jamais assez la stérilisante influence... L'étude des problèmes que le retour à la France des provinces annexées allait poser .. nous donnait un but, une raison de vivre. Nous nous sentions l'un et l'autre soulevés d'enthousiasme...».

Ils s'installent à Strasbourg. Jean de Pange est chargé de réorganiser la bibliothèque universitaire de Strasbourg, et Pauline de Pange devient directrice de l'œuvre du Livre français en Alsace, dont la mission est de diffuser dans tous les milieux la lecture de livres français.

Ils sont immédiatement en rapports avec tous les représentants des courants intellectuels, politiques ou religieux de l'Alsace. Et très vite, ils s'aperçoivent des erreurs énormes que commettent les administrateurs et fonctionnaires envoyés de Paris qui veulent imposer la centralisation républicaine et laïque. Pour faire connaître ce qu'ils appellent bientôt le «malaise alsacien» les Pange essaient d'alerter les intellectuels français. Dans le chalet qu'ils ont acheté à Saverne, ils reçoivent de nombreux amis, et Jean de Pange au titre de la Société des Amis de l'Université fait venir de nombreux conférenciers à Strasbourg.

Ils trouvent évidemment l'appui et l'amitié des châtelains de la Robertsau. Depuis 1871, les descendants des Pourtalès ont maintenu en Alsace la culture française et les liens avec la France. Des visiteurs presti-

gieux ont été et sont toujours accueillis à la Robertsau. Parmi ces hôtes citons Lyautey que Jean de Pange admire particulièrement, qui aurait aimé être chargé de l'administration de l'Alsace, mais que le gouvernement républicain a écarté.

En 1926 a lieu, au château Pourtalès, une mémorable session, une «décade» organisée par les Pange : une vingtaine d'écrivains, philosophes et hommes politiques sont confrontés chaque jour avec un représentant de la vie alsacienne. On s'explique et on discute toute la journée sur un problème précis.

Pour faire connaître le «malaise alsacien» les Pange agissent différemment : Pauline en écrivant un roman «Le beau jardin» qui sera publié en 1923 dans la Revue des Deux-Mondes, son mari en préparant une œuvre très élaborée et théorique sur la possibilité d'une double culture dans un même état «Les soirées de Saverne», parue en 1927. Pour lui, les ennemis à pourfendre sont les nationalismes ; le nationalisme français incarné par la politique de Poincaré qui vise à écraser et à humilier l'Allemagne, et le nationalisme allemand qui devient vite inquiétant.

En 1926, les Pange quittent l'Alsace et s'installent définitivement à Paris. Connaissant les inconvénients des vieux hôtels aristocratiques, ils choisissent une formule résolument moderne. Un vaste appartement au cinquième étage surmonté d'un sixième et d'un jardin suspendu sur le toit de l'immeuble. Le cinquième étage est celui de la vie familiale et des réceptions, le sixième celui du travail avec une grande bibliothèque et un bureau, avec les commodités, c'est-à-dire les cuisines et les chambres des domestiques. L'immeuble construit par l'architecte Jean WALTER est situé rue de Varenne. Il fait partie d'un vaste ensemble, avec des installations très modernes. La duchesse de Broglie n'a jamais consenti à rendre visite à sa fille en un pareil lieu. L'immeuble existe toujours : il est le voisin immédiat de l'hôtel Matignon (que Madame de Pange appelle l'hôtel Galliera) qu'elle a connu lorsqu'avant 1914 il était le siège de l'ambassade d'Autriche-Hongrie.

Dans cet appartement vont être reçus tous les personnages importants de l'époque : écrivains, philosophes, savants, diplomates, visiteurs étrangers de marque. Malheureusement, Madame de Pange ne les cite pas, en disant qu'on les trouvera dans le journal de son mari, qui lui-même n'est pas toujours explicite.

Pendant ces années intenses, de 1926 à 1939, Madame de Pange travaille à sa grande œuvre. Un ami de Strasbourg, venu à la Sorbonne enseigner la littérature comparée, Baldensperger, qui la connaît bien lui a expliqué qu'elle ne serait jamais une grande archéologue ni une préhistorienne, mais qu'il y avait une œuvre qu'elle seule pouvait faire : tra-

vailler sur son ancêtre Madame de Staël. En effet, d'immenses archives inexplorées se trouvent dans les châteaux de Broglie et de Coppet, où elle seule aura accès. La même chose lui avait été dite à Munich en 1911 par Lady Blennerhasset, qui avait écrit trois volumes sur Mme de Staël et son temps, mais à qui l'accès aux archives familiales avait été refusé.

Dès lors, la comtesse de Pange s'attache à cette œuvre. Elle connaît bien le château de Broglie dont elle a contribué à ranger l'immense bibliothèque de plus de 40 000 volumes. Et l'accès à Coppet où existe une «tour des archives» lui est facilité par sa grand'tante, la comtesse d'Haussonville qui l'accueille volontiers. Les Pange ont séjourné à Coppet d'où ils pouvaient suivre à Genève les travaux de la Société des Nations. Les recherches de Madame de Pange vont la lancer dans le monde littéraire, et faire d'elle une femme de lettres, écrivain reconnu. Elle écrit en même temps des articles de journaux et des chroniques, par exemple pour «Le Figaro».

La vie familiale des Pange a été pendant cette période féconde en-deuillée par un drame : la mort rapide de leur fils aîné âgé de 16 ans, sans doute due à une méningite foudroyante. C'est à partir de ce moment que Jean de Pange tient le journal que sa femme publiera plus tard, journal remarquable par sa profondeur spirituelle.

C'est aussi durant cette période que les préoccupations disons philosophiques des Pange sont assombries par les événements politiques.

Peut-être est-il bon de s'arrêter dans ce récit pour esquisser un portrait de la comtesse de Pange.

Elle a montré très jeune une vive imagination. Son esprit rapide lui donne des talents d'organisatrice. Elle témoigne d'une grande indépendance d'esprit ainsi que d'une curiosité universelle et bienveillante sur le monde qui l'entoure, monde tellement mouvant en ce vingtième siècle agité.

Sa forte personnalité s'exprime dans tous les domaines et à l'égard de ceux qui vivent et travaillent avec elle. A l'aise dans tous les milieux, évidemment, elle ne craint pas d'affronter le danger. Il faut ici rapporter un des épisodes des plus critiques de sa vie.

En 1941, son mari Jean de Pange est emprisonné à la Santé par les Allemands sous l'inculpation de haute trahison. Pendant des mois, il est interrogé chaque jour par un fonctionnaire allemand sur ses relations avec les émigrés allemands et autrichiens qui ont fui le régime nazi. Madame de Pange vient naturellement visiter et ravitailler son mari mais elle est aussi inquiétée. On lui reproche sa «vivacité inadmissible» contre



la détention de son mari, vivacité qui a provoqué des lettres de Berlin à l'ambassade. Elle risque aussi d'être arrêtée, dénoncée par un fonctionnaire de l'office universitaire allemand qui la connaissait depuis longtemps, mais qui au dernier moment se rétracte pour éviter la confrontation avec la redoutable comtesse ! (Ces faits sont racontés dans le journal de Jean de Pange intitulé «Mes prisons».)

Il est difficile d'évoquer ses idées politiques. Elles se confondent avec celles de son mari (sur lequel des travaux approfondis sont en cours actuellement) mais elle les exprime différemment. Elle explique que son mari l'a laissée libre de s'occuper du sort des femmes, et de la littérature, par respect pour la liberté et parce qu'elle luttait pour la justice. En parfaite communion d'idées, tous deux travaillaient dans des sphères différentes, par exemple tous deux écrivaient des articles mais pas pour les mêmes journaux.

Il est intéressant de noter que les origines familiales de Madame de Pange la prédisposaient à une grande largeur de vue. On y trouvait des serviteurs de la monarchie, un libéral enthousiaste compagnon de Lafayette qui avait chanté la Marseillaise avec Rouget de Lisle, avant de périr sur l'échafaud, on y trouvait l'opposition à Napoléon avec Madame de Staël, et un certain culte de l'empereur chez les Ségur (Madame d'Armaillé gardait religieusement dans sa chambre le lit de camp de son père où Napoléon avait dormi !). Au XIX<sup>ème</sup> siècle, les ducs de Broglie avaient servi l'un Louis-Philippe, l'autre la République. L'idée de la paix dans une Europe réconciliée fut dès la première guerre le rêve de Jean de Pange, conforté ensuite par les erreurs et les soubresauts de l'entre-deux-guerres. Les Pange ont suivi de près, avec espoir et attention les travaux de la Société des Nations.

Ils séjournèrent alors à Coppet chez les d'Haussonville. Madame de Pange parle avec admiration et grande amitié de Lord Robert Cecil qui fut président de la Société des Nations de 1923 à 1935, prix Nobel de la Paix en 1937, et fut un des commensaux de l'appartement de la rue de Varenne. Avec un ami d'enfance, Robert d'Harcourt, Jean de Pange se consacre de toutes ses forces à la cause bien fragile du rapprochement franco-allemand. Cette tâche «menée en francs-tireurs pendant quinze ans» (dit Pauline de Pange) ira à l'échec. Parmi les familiers des Pange, citons une amie très chère, connue à Munich, écrivain pacifiste, chez qui ils ont rencontré Jean Giraudoux et un diplomate allemand qui sera ambassadeur à Paris en 1945.

Dans la lutte que mène Jean de Pange une place importante est donnée à la Sarre parmi les pays rhénans.

Dans les amitiés nouées en Allemagne avant la deuxième guerre, un espoir est né avec le maire de Cologne, leur ami Conrad Adenauer. Les Pange vont faire des conférences à Cologne, lui en allemand, elle en français.

Au premier rang des amitiés françaises figure leur voisin de la Moselle, Robert Schuman. Et le plus prestigieux et dangereux de leurs compagnons de route, c'est Otto de Habsbourg. Les Pange lui ont été présentés après l'Anschluss, en décembre 1938.

L'archiduc charge Jean de Pange de missions de haut niveau auprès des exilés ou émigrés autrichiens. Une sorte de directoire politique de trois personnes est instauré auprès de l'archiduc. L'un de ces « triumvirs » le baron Soren (à la fois autrichien et britannique) devient un familier de la rue de Varenne. La guerre déclarée, Jean de Pange accepte d'organiser des émissions de radio en allemand pour soutenir la résistance à Hitler. L'approche des troupes allemandes fait fuir Paris en Juin 1940. Les Pange emmènent le baron Soren avec les archives qu'ils n'ont pas pu détruire dans un petit manoir d'Anjou propriété personnelle de Pauline de Pange. Les archives seront enterrées et le baron pourra fuir par le dernier navire anglais quittant Saint-Nazaire.

En ce qui concerne les sentiments religieux, la comtesse de Pange subit diverses influences qui lui laissèrent une vue très large des problèmes confessionnels. La famille de Broglie a des traditions différentes. Les Staël, suédois luthériens, ont des descendants qui les ont suivis. La Comtesse d'Haussonville, châtelaine de Coppet (par ailleurs présidente de la Croix Rouge française) est protestante ; mais un grand-oncle de Pauline est prêtre. Si les Broglie sont antidreyfusards par convenance, ils ne sont pas antisémites. Le comte d'Armaillé, le grand père collectionneur était en relations d'amitiés avec un confrère de la commission des Beaux Arts, celui dont Proust a fait le personnage de Swann. Et les Pange fréquentent les Rothschild près de Genève.

En Anjou, chaque année Madame d'Armaillé organisait un déjeuner pour tous les curés du doyenné. (On en a un malicieux récit dans les mémoires de Madame de Pange).

Madame de Rochetaillée, elle, est une fervente catholique. Elle emmène même la jeune Pauline de Broglie à une audience privée du pape Pie X, à qui elle soumet un projet d'agence de presse catholique.

Mais évidemment, ce sont les convictions spirituelles profondes de Jean de Pange qui ont achevé de façonner son épouse. Cependant, la largeur d'esprit lui reste. En 1929, lorsqu'elle va en Suède accompagner son frère Louis qui reçoit le prix Nobel, elle tient à rencontrer longue-

ment l'archevêque luthérien d'Upsal, un des précurseurs du mouvement œcuménique.

La comtesse de Pange a-t-elle eu des préoccupations sociales ? Elle a reçu là aussi des traditions familiales de convenance. On crée ou on patronne de «bonnes œuvres», comme en témoigne le Bazar de la Charité.

Mais la jeune fille n'a eu aucun contact avec les réalités populaires. Elle ne connaît que ses domestiques et les familles des métayers. Les relations avec les domestiques sont complexes : on ne les force pas à servir contre leur gré, mais ce n'est que beaucoup plus tard que la comtesse de Pange comprendra la dureté dont on fait preuve à leur égard (par exemple la nourrice arrachée à sa famille et privée de tout contact avec les siens pendant plusieurs années).

Elle s'ouvre à la vie sociale avec la guerre. En 1919, un conseil international des femmes a été créé par Madame Jules Siegfried. Pauline de Pange en parle volontiers «j'ai été pendant 25 ans présidente de la section littéraire du Conseil international des femmes... j'ai pris part à plus de dix congrès.» Elle considère qu'elle a servi la cause du féminisme et explique en quoi consiste cette action «il s'agit d'obtenir des réformes, de présenter des projets de lois, de préparer de lointains congrès».

Cette fonction littéraire nous amène à évoquer enfin ce qu'a été l'essentiel de l'activité de Madame de Pange, cataloguée comme femme de lettres.

Nous avons dit comment elle fut poussée à travailler sur son ancêtre Madame de Staël. Encouragée et guidée par son mari, chartiste, elle s'attaque au chantier. A Broglie se trouve, entre autres documents, la correspondance du philosophe allemand Schlegel avec Madame de Staël, relations qui durèrent treize ans et qui ouvrirent à l'écrivain français tous les aspects du monde et de la culture germaniques. Cette correspondance fut la base de la grande œuvre de Madame de Pange, une thèse de lettres intitulée «Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël» ouvrage couronné par l'Académie française en 1938, et traduit en allemand en 1940. Plus tard, elle entreprit l'édition définitive du livre «De l'Allemagne» publié en cinq volumes entre 1955 et 1960.

Depuis 1925, elle avait publié plusieurs autres ouvrages, dont une anthologie de lettres de femmes du XIX<sup>ème</sup> siècle, et un roman, sans compter quelques traductions d'ouvrages anglais comme *Le Rameau d'Or* de James Frazer et les poèmes de Vita Sackville-West.

Mais son activité littéraire s'étendait bien au-delà de ses publications. En 1929, elle avait créé la «société des études staéliennes». «Nous sommes peu nombreux au début» note Madame de Pange, mais il n'était pas

question que de Madame de Staël. A la première séance, devant une brillante assistance, le secrétaire expose le sens des mots «esprit européen» et «libéralisme». Les amis des Pange, penseurs politiques, philosophes français et étrangers, romanciers, poètes, s'intéressent à la société. Notons parmi les participants Wladimir d'Ormesson et André Maurois. La société publie une revue «les cahiers Staëliens», interrompue en 1940 et reprise en 1962. C'est dans le numéro spécial de «cahiers» de 1972, entièrement consacré à Pauline de Pange que se trouvent les articles les plus personnels sur sa personne et son œuvre par exemple ceux de Jean d'Ormesson et du Cardinal Daniélou.

Madame de Pange ne fut pas seulement écrivain ; elle fut aussi une animatrice et organisatrice infatigable, avec des tournées de conférences dans divers pays, les une patronnées par l'Alliance française, d'autres prononcées en anglais.

En 1943, elle fut admise au jury du prix Femina, malgré l'opposition que lui suscita au début une autre femme de lettres, la fille de Clémenceau, à qui répugnait la collaboration avec la petite-fille du duc de Broglie. Ces vieilles querelles républicaines s'atténuèrent avec le temps.

Décorée de la Légion d'Honneur au titre des Arts et Lettres, la comtesse de Pange reçut le suprême hommage avec la cravate de commandeur. A sa demande, la remise lui en fut faite à l'Hôtel de Ville de Metz par le ministre maire Mondon, en avril 1970. Elle avait alors 82 ans et s'éteignit moins de deux ans plus tard.

Son discours à cette cérémonie résume toutes les grandes orientations de sa vie, comme une sorte de testament moral.

«Il est des moments dans la vie qui sont comme des apothéoses où le passé et l'avenir se rencontrent en une aveuglante gerbe d'étincelles... Le sort de la Lorraine, de l'Alsace, de la Sarre, des provinces du Rhin allait dominer toute notre vie. En cet instant, je représente ici la longue tradition de toute une famille attachée au sol et à l'Histoire de ce pays, je représente le souvenir d'un homme de cœur qui a été un des grands visionnaires de notre temps».

## Discussion

Particulièrement sensible aux liens amicaux de la famille de Pange avec Conrad Adenauer, Robert Schuman et les Habsbourg, M. Noël, qui remplace le président Sadoul empêché, remercie Mademoiselle Voilliard de sa communication, puis évoque la mémoire de Jean Strohman, ancien proviseur du lycée de Pont-à-Mousson et notre confrère, qui lui avait recommandé l'œuvre de Jean de Pange, dont *les Meules de Dieu*. Il précise qu'il possède les ouvrages de la comtesse et y signale un lot de réflexions sur la «vélocipédomanie».

M. Delivré demande si, attirée par l'art d'Anna de Noailles, Madame de Pange s'est livrée à la poésie. Il lui est répondu qu'elle a peut-être traduit en vers les poèmes d'une amie anglaise.

Dans les années 1980, précise Maître Berlet, Victor de Pange, fils de la comtesse, membre de l'académie, avait admiré le Salon Carré. Mademoiselle Voilliard ajoute qu'il a achevé la publication des mémoires de sa mère et a été, dans la lignée de ses parents, fonctionnaire du Conseil de l'Europe à Strasbourg.

Tout en soulignant que les de Pange ont été en relation avec des personnes qui ne voyaient pas l'Europe comme Robert Schuman, M. Larcen signale les relations de Jean de Pange avec le Général de Gaulle et la correspondance de la comtesse avec Madame de Gaulle. Il développe ensuite une importante question. Y a-t-il trace, dans la pensée de Pauline de Pange, de la lecture du journal *le Correspondant*, organe d'une famille spirituelle d'idées orléanistes liées aux Lumières et qui n'a, aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, connu que des échecs? Lafayette et Madame de Staël en font partie. Cette famille est honnie de la République, pratique un catholicisme mou, très œcuménique, apprécie, curieusement, Jules Ferry et approuve le Ralliement. Cette attitude, qui se caractérise par son intelligence et son universalisme, existe encore aujourd'hui. Mademoiselle Voilliard répond à cette question riche et complexe en situant la position de Madame de Pange vis-à-vis de la politique : elle est indépendante, ne s'est inféodée à aucune famille d'esprit, écrit dans différents journaux, reçoit tout le monde et s'ouvre à toutes les innovations, y compris la conquête spatiale. Par ailleurs, pendant la guerre, elle a découvert la force de la presse et des mouvements populaires.

M. Cordier signale que la maison d'Edmond About existe toujours à Saverne ; une plaque y rappelle le souvenir des de Pange.

Maître Thiébault demande si la famille a encore des descendants. Notre confrère opère alors une distinction entre celui qui travaille à

l'Opéra de Paris et ceux qui, issus d'une frère de Jean de Pange, demeurent actuellement au château. M. Geindre ajoute qu'un neveu a reçu l'étoile soviétique du fait de son engagement dans l'escadrille *Normandie-Niemen*. Mademoiselle Voilliard conclut en soulignant que son but essentiel dans cette communication a été de cerner la personne de Madame de Pange.